

Charles Juliet — Le Dire fraternel

Elena Gueudet Motte

Pourquoi écrire ? Pour quoi élever une voix de poète ?
Écrire par « joui-dire »¹, nous dit Claude Vigée. Écrire et s'exclamer : « Je danse, donc je suis »².

Danse de poète, célébration charnelle et spirituelle à la fois, délivrée des dogmes et des contraintes verbales. Une danse pour être dont la trace est double. D'un côté elle mime la montée d'une colonne de calcite rayonnante et dorée jaillie hors du temps, qui aspire à durer toujours, comme le rêve d'une œuvre humaine parfaite demeurée à jamais hors de notre atteinte. Mais aussi la flamme vive, fragile et mortelle, qui s'abîme aussitôt dans la nuit dont elle a surgi : une torche de sang et de braise vacillante charriée sans loi par le fleuve sauvage du devenir, qui nous emporte tous vers l'abîme³.

Une question de dialectique. Conjurant la tension entre l'absolu atemporel et la vulnérabilité mortelle – un tout et un rien – dans le surgissement, le saisissement fugace et miraculeux du verbe poétique. Qui unifie et fait vivre, dans l'instant et l'éternité – réconciliés.

« Être poète pour que vivent les hommes » moins seuls, moins déchirés. « Car le but poursuivi, c'est de faire entrer dans la ronde les humains inconnus qui m'entourent et me suivent, tous ceux qui, aujourd'hui ou demain à l'aube, voudront bien danser avec moi »⁴.

Le « joui-dire » incarne cette invitation à vivre le « présent absolu » comme seule manière vraie d'être au monde. Les textes rassemblés par Yvon Le Men, dans son ouvrage *Il fait un temps de poème*, entrent en résonance et, dans leur fragmentation et leur diversité, forment un tout unifié, un chant choral pour dire la poésie, sa profonde humanité et adhésion à la vie. Parmi ces voix aux inflexions

¹ Claude Vigée, « Danse de poète », dans Yvon Le Men (dir.), *Il fait un temps de poème*, Trézélan, Filigranes Éditions, coll. Reflets, n° 7, 1996, p. 33-39.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

communes, celles de Claude Vigée et de Charles Juliet semblent particulièrement se répondre. Depuis les profondeurs obscures de l'intime, le regard se porte vers l'Autre. Le cheminement spirituel, existentiel, accompli par Charles Juliet tout au long de sa vie et de son œuvre – puisqu'elles sont indissociables – n'est pas un accomplissement singulier. Sa poésie est faite pour le dialogue et le partage. Généreuse et fraternelle, elle donne à entendre une voix, ténue et familière, qui parle d'un retour à la vie, une voix prêtée à tous les « exilés des mots », pour qu'ils retrouvent leur propre chemin de retour. Une voix poétique qui, fondamentalement, doit faire échos. « Je l'ai entendue jusqu'au fond de ma nuit personnelle, 'la voix si faible' de cet autre 'qui geint au cœur de la ténèbre'. Je lis votre poème lentement, pour ne rien perdre en route, juste parce que je suis là en pays de connaissance ! », écrit Claude Vigée à Charles Juliet le 2 juin 1988⁵.

Pourquoi écrire ? Pour quoi faire – dire – être poésie pour Charles Juliet ?

Pour se clarifier et s'unifier, traverser sa nuit et briser les limites du moi. Exhumer en soi la part commune à tous et répondre alors à l'universel appel.

Plus connue et étudiée principalement pour ses journaux et ses récits autobiographiques, l'œuvre de Charles Juliet laisse également une grande place à la poésie. Comment expliquer cette diversité générique ? Le choix entre prose et poème procède-t-il d'intentions différentes ? Ce qui caractérise l'œuvre de Charles Juliet est sa remarquable homogénéité par-delà les spécificités génériques. Selon l'auteur, la forme que prendra sa voix lui est imposée, c'est passivement qu'il la reçoit et lui donne corps. Tantôt note de journal, tantôt poème. Quoique la frontière soit poreuse et que tous ses écrits proviennent d'une même source.

Toutefois, c'est vers la poésie que nous porterons notre regard, c'est le Charles Juliet poète qui retiendra notre attention car c'est dans le poème que semble aboutir le plus intensément – le plus justement peut-être – sa conception du dire et la retranscription-concrétion de la voix intérieure. C'est dans ses deux recueils anthologiques, *Moisson* et *Pour plus de lumière*, que nous irons chercher la matière afin d'étudier sa posture et son rôle de poète. Si *Moisson* comporte des poèmes inédits, il permet aussi un premier ressaisissement du cheminement poétique de Charles Juliet, que corrobore ensuite *Pour plus de lumière*, une « anthologie personnelle » retraçant son parcours poétique entre 1990 et 2012, d'*Affûts* à *Moisson*. Pour cet auteur, fondamentalement consacré à la quête de la connaissance de soi, l'évolution qui sépare les premiers poèmes de la soif – presque de la prédation

⁵ Correspondance personnelle.

de soi – des derniers poèmes de l'apaisement et de l'ouverture, est extrêmement sensible.

Ainsi, commencerons-nous par tenter une résolution du paradoxe initial qui tend à associer Charles Juliet à la quête mortifère d'une vérité à jamais insaisissable. Amorçons cette traversée de nuit.

Pourquoi écrire ?

« Écrire pour ne plus avoir peur »⁶.

Faire obstacle à la nuit

Passer par les affres. Il est une part commune de souffrance et de ténèbres dont le cheminement initiatique impose la traversée, l'exil fondamental de la naissance qu'il faut ressaisir, le chaos originel à unifier sous l'œil qui ordonne. Étape liminaire, premier jalon de la quête de sens et de soi, la traversée de la nuit intérieure et la mort du « moi » sont pour Charles Juliet les épreuves nécessaires qui préludent à « plus de lumière ».

L'errance première dans les *Ténèbres en terre froide*¹ fut longue pour le poète. Après avoir quitté l'école militaire et renoncé à la carrière de médecin pour se consacrer entièrement à l'écriture, la nuit ne semblait prendre fin pour Charles Juliet et prit bien des visages.

La solitude d'abord. Après des années de vie en communauté, il se retrouve seul et doit endosser ce choix qui s'est imposé à lui, la résolution du non, la nécessité de quitter la route pour se mettre à l'écoute de la voix intérieure. La nécessité de répondre à la soif qui est quête du « lieu » et du « nom », de la source et du verbe, d'une forme singulière d'absolu :

Atteint le dernier degré de l'épuisement. Quand tu avais perdu tes semblables. Quand il n'y avait plus de but de repères de chemin. Quand il n'y avait plus d'issue. Quand la seule énergie qui te tenait naissait de l'horreur de te savoir à l'agonie.

Sur ordre de la voix tu t'es dressé as risqué tes premiers pas

Inconnue la contrée les accidents du terrain. Mais familière la nuit. Et tout autant la peur de cet inconnu dont tu dois te nourrir et que tu redoutes de rencontrer.

⁶ Charles Juliet, « Pourquoi écrire », dans *Échanges*, Vénissieux, Éd. Paroles d'Aube, 1997, p. 33.

¹ Charles Juliet, *Ténèbres en terre froide. Journal I – 1957-1964*, Paris, P.O.L. 2000.

Que cherches-tu Tu avances erres te traînes renonces repars rebrousses chemin tournes en rond Ton œil empli par la nuit tu cherches le lieu Le lieu où tu serais rassasié Où se déploierait la réponse Où bouillonnerait la source Tu ne sais que marcher La nuit et la peur te harcèlent Et aussi la soif Mais à chaque pas la hantise de faire fausse route D'accroître encore la distance Tu cherches le lieu Le lieu et le nom Le nom qui saurait tout dire de ce en quoi consiste l'aventure¹

Cette « nuit » fait partie du vocabulaire récurrent chez l'auteur. Elle est à la fois la « ténèbre » – emploi marqué au singulier chez Juliet – concrète qui se déploie au coucher du soleil et la « ténèbre » métaphorique, matrice des angoisses, des doutes et douleurs d'être qui, depuis l'enfance, lui sera si longtemps familière :

quand vient la nuit
toujours cette angoisse
à voir mourir la lumière

alors les ombres
de la mort
m'envahissent

qui sait
si le soleil
réapparaîtra²

Intimement liée à la peur et à la solitude, la nuit est aussi, pour l'enfant Juliet, l'ombre quand il était seul aux champs, c'est l'obscurité de la cave où il doit descendre pour rapporter du vin, et cette terreur d'être enlevé, abandonné à nouveau, lui qui fut élevé dans une famille adoptive de paysans suisses après la mort de sa mère :

Il s'agit de la famille Ruffieux qui compte déjà un garçon et cinq filles. Par chance, et en raison des liens affectifs qui se sont tissés et confortés, il ne les quittera plus. Un autre garçon, un « petit frère », très aimé par Charles, complètera ce foyer bienveillant, et ce malgré leurs conditions économiques de vie très difficiles. Charles Juliet considère ces gens, de fait, et encore aujourd'hui, comme fondateurs de son sentiment d'avoir eu *une vraie famille* malgré la substitution imposée. Il va mener une vie de petit paysan et être scolarisé comme tel, avec de grandes interruptions dues aux travaux agricoles, et la tâche consentie de garder les vaches

¹ Charles Juliet, *Pour plus de lumière*, Paris, Gallimard, 2020, p. 37.

² Charles Juliet, *Moisson : choix de poèmes*, Paris, POL, 2012, p. 57.

en compagnie d'une précieuse chienne. Il aura cependant à vivre la solitude, la peur des ombres, des voleurs d'enfants fantasmés et du brouillard, l'angoisse d'un nouvel abandon...³

Dans le recueil *Moissons*, des poèmes inédits, sur le thème de l'enfance, évoquent avec simplicité et précision des souvenirs vifs, fulgurances d'images passées toujours vivaces dans la mémoire du poète. Le lieu ici concret du souvenir – la cave emplies d'ombres – devient le lieu métaphorique de la quête intime et existentielle de la connaissance de soi :

Chaque soir revenait l'instant fatidique
Il traînait prenait le pot traînait encore
Puis bandant sa volonté dominant sa peur
il se jetait dans la nuit descendait des marches

ouvrait à tâtons la porte qui grinçait
Il descendait encore La lumière éclairait
à peine la cuve et les tonneaux
Du robinet ne coulait qu'un mince filet de vin

À tout instant pouvait surgir le voleur d'enfant
Dans sa main le pot tremblait
Plus tard il lui a fallu descendre dans une autre cave
Il n'en est remonté qu'après de longues années¹

La honte et la culpabilité ensuite. La honte de se trouver hors du monde et de ne plus participer à l'effort commun, la honte de s'adonner au travail d'écriture tout en peinant à en recevoir les fruits car le poète est aussi confronté à la difficulté de dire, de transcrire en mots ce qui se murmure aux tréfonds. La culpabilité aussi – il le découvrira plus tard – de la mort de la mère, qui distille son poison depuis l'enfance, qui est vérité première, qui se résout dans la résilience de celui qui, tant d'années, a traîné après lui les pleurs et les cris de celle qui ne pouvait formuler. Le poème « Le lait de ta mélancolie » élucide et traduit ce qui longtemps s'était tu par des mots nus, dépouillés mais clairs, limpides, adressés à la mère :

épuisée
toi la mère

³ Marie-Thérèse Peyrin (dir.), *Fraternellement, Charles Juliet : textes de lectrices et de lecteurs à propos de son œuvre*, Lyon, Jacques André éditeur, 2019, p. 289-290.

¹ C. Juliet, *Moisson*, *op. cit.*, p. 45.

tu n'avais plus la force
de porter
ton poids de souffrance
et très tôt
tu t'es retirée

longtemps une voix
étouffée pleine de terre
n'a cessé de le harceler
comment peux-tu t'accorder
le droit de vivre
alors que tu as causé
la mort de ta mère
si elle a disparu
*toi aussi dois disparaître*²

L'image de la bouche « pleine de terre » est également une métaphore courante dans la poésie de Juliet qui fait référence, de manière très concrète à nouveau, à l'épisode traumatique de la herse, raconté par Jean-Pierre Siméon dans « La Conquête dans l'obscur » qui préface l'anthologie *Pour plus de lumière*, et, d'une manière plus symbolique, à la nuit intérieure qui étouffe :

Il y a d'abord l'épisode de la herse, souvenir d'enfance : une chose qui dit à la fois l'angoisse extrême, la terreur éprouvée jusqu'aux fibres ultimes, et pis, l'impuissance à la dire. Charles herse un champ avec son père adoptif, il s'assoit pour l'alourdir sur une barre de la herse : « la herse se renversa sur moi... ma bouche était pleine de terre, et je ne pus émettre aucun son » (Journal IV). Il y a ensuite ce cauchemar – qui finit toutefois dans une révélation heureuse : « il enfouit ses lèvres crevassées dans le sable... veut une dernière fois étreindre, embrasser la terre... » (Journal I).

Cela dit parfaitement l'insupportable asphyxie d'un être, l'éperdu combat contre la terre, la rocaille et le sable dans l'effondrement du dedans. La vie obstruée³.

Une vie obstruée mais libérée par la parole. La vie et l'œuvre – encore une fois – sont indissociables. Si le poème « Le lait de ta mélancolie » dévoile l'aspect mortifère de la quête de sens et de connaissance de soi, en mettant au jour – à nu et à vif – les plaies originelles, il est aussi libérateur et permet au poète de revenir sur un parcours qui débouche sur une plus grande clarté et une véritable adhésion à la vie :

² *Ibid.*, p. 146.

³ Jean-Pierre Siméon, *Pour plus de lumière : anthologie personnelle 1990-2012*, Paris, Gallimard, 2020, p. 12.

il ne t'a pas connue
mais bien qu'absente
tu étais toujours
à ses côtés

dans la confusion
il a lutté
régurgité le lait noir
s'est construit
contre ce qui
vous a arrachés
l'un à l'autre
et au long
des si lentes années
il s'est confié à la vie

s'est laissé pétrir
par ses mains noires
et ses mains blanches
a fini par adhérer
de tout son être
à ce vouloir vivre tenace
qui à son insu
l'a retenu de sombrer⁴

Ainsi, la poésie est aussi bien le résultat que le moyen d'effectuer le cheminement intérieur pour sortir de sa nuit, sa traversée étant nécessaire ; l'écriture est « à la fois un instrument de forage et ce qui résulte de ces fouilles. Elle est alimentée par ce creusement incessant auquel il faut se livrer, et elle est le fruit de tout ce travail »⁵.

Au fond de cette nuit, mettre à mort le « moi » et ses entraves, consentir à son effacement, conditionne la seconde naissance à soi et l'ouverture à l'universel. Dans ses entretiens avec Rodolphe Barry, Charles Juliet confie l'importance « de parvenir à une singularité anonyme »⁶ qui « consiste à dissoudre le moi et à laisser advenir le soi »⁷. Après le forage dans la nuit aboutissant à la destruction du « moi », la

⁴ C. Juliet, *Moisson*, *op. cit.*, p. 146-147.

⁵ Charles Juliet, *Charles Juliet en son parcours : rencontre avec Rodolphe Barry*, Paris, Les Flohic, 2001, p. 65.

⁶ *Ibid.*, p. 63.

⁷ *Ibid.*

rencontre et l'excavation de soi devient possible et amorce le retour vrai à la vie et au monde :

Le besoin de se connaître va, me semble-t-il, avec le besoin de se transformer. J'avais donc à éliminer une personnalité de surface que j'avais reçue de toutes ces années d'École. J'ai dû me livrer à un travail d'élimination, de destruction. Pour partir à la découverte de celui que j'étais, mais que je ne connaissais pas... Curieusement, on peut dire qu'être soi-même ne nous est pas donné. Il faut partir à sa découverte et s'engendrer. Nous naissons physiquement et nous avons à naître ontologiquement. Tant qu'on n'a pas pris conscience d'une manière extrêmement intense, vivante, des recès de la psyché, on n'a pas fait ce travail de dénudation qui prépare la venue de la seconde naissance⁸.

Dénudation, dépouillement. Il ne faut pas se méprendre. Il s'agit moins de dépecer en cédant à la nuit que de mettre à nu pour révéler. L'écriture est le moyen et la fin qui fera passer le sujet de singulier à pluriel, comme le souligne Geneviève Metge dans son introduction au n° 34 d'*Aube magazine*, consacré à Charles Juliet, « La dénudante lumière » :

Car l'écriture est l'outil privilégié grâce auquel surgit le sens. Au cours de cette aventure, l'homme et l'écrivain sont indissociablement liés. Peu à peu, à travers doutes, souffrances, questionnement émerge la certitude que rien ne viendra combler la faim de la vie. Mais la source est en chacun. Encore faut-il la capter. C'est à quoi s'applique l'écrivain. Une profonde mutation intérieure s'accomplit, qui le fait passer du particulier à l'universel⁹.

Après cette traversée de nuit pour atteindre une vérité en soi, le poète s'approche d'une plus grande clarté qui est aussi ordre et unité. Il s'approche du vrai qui est aussi beau et bien selon la pensée platonicienne. Il tend vers cet absolu, cet innommable, ce « tao » trouvé au centre, à la source, en soi : une *transcendance immanente*.

Pourquoi écrire ?

« Écrire pour produire la lumière dont j'ai besoin »¹⁰.

Transcendance immanente et humanisme

⁸ *Ibid.*, p. 53.

⁹ Geneviève Metge, « La dénudante lumière », *Aube magazine*, n° 34, 1989.

¹⁰ C. Juliet, « Pourquoi écrire », *op. cit.*, p. 34.

Pour Charles Juliet, l'issue est en l'homme. Comme il l'a lui-même expérimenté, chacun a, en soi, une voie à ouvrir, un chemin à parcourir pour vaincre les ombres, gagner un peu de liberté et de lucidité. Le poète affirme sans équivoque ne s'affilier à aucun dogme. La spiritualité qui est au cœur de sa démarche semble humaniste, par et pour l'homme. C'est en lui-même que l'humain doit trouver la ressource pour se dépasser, en renaissant à lui-même, pour se rendre plus libre, pour se transcender donc, et mieux vivre. Pour accomplir cette transformation, il peut bien sûr s'inspirer d'autres parcours de vie, s'inscrire dans des pas laissés avant lui. Charles Juliet s'est nourri de bien des œuvres et des lectures et s'est reconnu dans bien des figures d'auteurs, d'artistes et de mystiques, comme autant de jalons sur sa voie poétique et spirituelle. L'accès à la littérature fut certes tardif pour le poète qui ne connut longtemps que la Bible, au cours de son enfance paysanne. Mais les études au sein de l'école militaire furent à la fois une épreuve et « sa chance » :

puis à douze ans
loin de la mère au grand cœur
il se retrouve dans une caserne
où il va rester huit ans
et ce fut sa chance¹¹

La rencontre avec son professeur de français en classe de première, M. Laurent, amorcera une indéfectible passion pour la littérature, un besoin d'écrire et de lire – allant jusqu'à la « boulimie » – pour apprendre à trouver les mots. Se souvenant des cours de son professeur sur Pascal : « Une seule chose intéresse l'homme, c'est l'homme »¹², « Je ne puis estimer que ceux qui cherchent en gémissant »¹³, il sera marqué par ses enseignements et son besoin d'écrire deviendra si pressant et intransigeant qu'il abandonnera ses études de médecine pour se consacrer à l'écriture :

Au départ j'étais plutôt à l'aise en mathématiques et faible en français, je n'avais jamais rien lu et les mots ne me venaient pas... J'ai travaillé, et progressivement, j'ai pris du plaisir à écrire, des lettres notamment. Puis en première, j'ai eu un excellent professeur de français, et alors je me suis passionné pour la littérature. Je passais des études entières à lire et à relire mon livre de morceaux choisis. Jusqu'à en connaître certains par cœur. [...] Ce grand désir de lire, je

¹¹ C. Juliet, *Moisson*, op. cit., p. 51.

¹² Blaise Pascal, cité par Charles Juliet, *Ces mots qui nourrissent et qui apaisent, phrases et textes relevés au cours de mes lectures*, Paris, POL, 2008, p. 30.

¹³ *Ibid*, p. 101.

n'ai pas pu l'assouvir avant l'âge de vingt-trois ans... Il n'y avait pas de bibliothèque, et lorsque j'étais à Jujurieux, c'était pareil, je n'ai jamais eu de livres à ma disposition... alors par la suite je crois que j'ai été pris de boulimie, pour rattraper ce manque. J'aimais faire de longues dissertations sur Chateaubriand, Victor Hugo... Je m'étais pris au jeu, grâce à ce professeur, M. Laurent, qui était quelqu'un de remarquable. J'attendais sa venue avec impatience. Je me souviens encore de ses cours sur Pascal, Montaigne... Mais j'étais encore très loin de penser qu'un jour j'écrirais...¹⁴

Parmi les figures qui ont marqué Charles Juliet se trouve le peintre Bram van Velde à qui il consacre rapidement un ouvrage, poussé à la publication par Bernard Noël, mais aussi le poète allemand Hölderlin. Juliet se reconnaît dans cette figure du « trop souffrant » et décèle dans ses textes une résonance, un écho de ce qui l'anime. Le manuscrit d'*Un lourd destin*, pièce consacrée au poète allemand qui prend la forme d'un recueillement à plusieurs voix pour comprendre qui était *l'homme* Hölderlin, laisse entrevoir à quel point Juliet fait de la lecture un champ de recherche et y décèle une trace d'universalité, du commun partagé :

Alors que j'étais enfant, une passion s'est emparée de moi : la passion de la lecture. À l'adolescence, cette passion s'est pour ainsi dire embrasée, et pris de boulimie, j'ai dévoré des dizaines et des dizaines de livres. À l'époque, je ne savais pas pourquoi j'étais possédé d'une telle passion. Par la suite, j'ai compris que ce que je cherchais dans ces livres, c'était l'essence de la vie – une vie condensée, intensifiée, magnifiée. Un inconnu m'admettait dans son intimité, me prenait pour confident et me racontait avec force détails le meilleur de ce qu'il avait vécu ; avec lui pour guide, je m'embarquais dans un voyage où tout allait me passionner de ce qu'il me donnerait à voir, à entendre et à ressentir¹⁵.

Le manuscrit révèle aussi le travail qu'il a accordé à la tirade de Johann, l'une des voix fictives qui donne à connaître un aspect de la personnalité et de la vie de Hölderlin. Sur des pages raturées, Juliet réécrit à plusieurs reprises la tirade du personnage, ajoutant et déplaçant ce qui s'apparente à des vers, cherchant le mot juste avec minutie :

ce trop souffrant
il est descendu aux enfers
mais pour son malheur
n'a pu en remonter

¹⁴ C. Juliet, *Charles Juliet en son parcours*, op. cit., p. 23-25.

¹⁵ Charles Juliet, manuscrit d'*Un lourd destin*, 2000, feuillets 35 et 36, Archives de la BNF, Paris, consulté le 15 juillet 2024.

Avant de sombrer
sa recherche ses percées dans l'inconnu
il les a concrétisées
dans des poèmes des hymnes des élégies
d'une forte densité
d'une inépuisable richesse.
De tels écrits ~~recèlent ce qui peut permettre~~ proposent à notre faim
ce qui peut lui permettre de s'assouvir
et de leur voix proche du murmure
ils incitent chacun à s'éveiller
à creuser en soi
à s'avancer (pas à pas)
sur le chemin qui conduit
à donner son plein accord
à soi-même et à la vie¹⁶

Cette « voix » dont il est question est aussi bien celle de Hölderlin pour le lecteur que fut Juliet que celle de Juliet pour ses propres lecteurs. Et ainsi se révèle le cercle vertueux des voix qui s'élèvent et transmettent en héritage, d'homme à homme, l'expérience vécue, le mot qui sait dire, l'adhésion à la vie. C'est d'une autre naissance qu'il s'agit ici, la seconde naissance nécessaire, après la fécondation spirituelle. Charles Juliet s'inscrit dans cette filiation et prépare à son tour sa propre descendance.

Par-delà l'œuvre et sa résonance, c'est l'homme qui fascine Juliet et qui est au centre de ses préoccupations. La voix ne suffit pas, il lui faut un visage, un lieu. Et c'est sur les traces du poète allemand qu'il se rend à Tübingen et compose, pour être au plus proche de l'homme qu'il était. Voilà une autre façon de mettre l'humain au centre, en réincarnant des mots qui furent des vies, en mesurant le poids de travail et de souffrance, en comptant les heures d'existence qui ont permis d'enfanter les lignes qui nous parlent, avec une infinie compassion :

Un jour, je me suis rendu compte que les écrivains que j'aime particulièrement sont ceux dont la vie et l'œuvre ne présentent aucune discordance, ceux qui ont vécu en accord avec leurs idées, en accord avec ce qu'ils ont écrit. Avec eux qui peuvent avoir quitté ce monde depuis longtemps, j'ai noué de ferventes amitiés, et ils sont pour moi aussi vivants que les êtres que je côtoie chaque jour. Hölderlin, Friedrich Hölderlin est de ceux-là. [...]

¹⁶ *Ibid.*

Un matin, et bien que je ne sois pas un idolâtre, j'ai passé deux heures, à la bibliothèque de Stuttgart, à tenir dans mes mains, à scruter avec tendresse les feuilles grand format sur lesquelles il avait écrit et retravaillé ses poèmes.

Une autre fois, un soir d'automne, à l'heure où la nuit descendait sur le cimetière de Tübingen, je me suis recueilli sur sa tombe. Une tombe effondrée, couverte de lierre et qu'une main inconnue avait honorée de quelques fleurs.

Frappé par ce qu'il a écrit non moins que par les épreuves qui ont émaillé son existence, je me suis demandé à maintes reprises qui avait été l'homme Hölderlin¹⁷.

De cette rencontre, naissent des poèmes de l'accomplissement et de l'unité apaisée. Par les mots communs, le poète se recompose un être entier :

nuits de Tübingen
ouatées de silence et de neige
les heures s'égrènent
et je m'engage plus avant
dans l'épaisseur de la nuit
ma faim ce torturant désir d'être
qui habituellement me harcèle
ma faim est retombée
et l'immensité dans laquelle
je me déploie
n'est que paix
bonheur d'être
plénitude¹⁸

Pour Charles Juliet, l'issue est en l'homme et dans ses voix multiples, semblables à la sienne, mais le travail sur soi qui est exigé est un travail individuel. La démarche est la même mais il faut l'accomplir seul, se confronter à l'intime et ses tréfonds. Ainsi, le poète accorde une grande valeur à l'expérience : « Tant qu'on n'a pas vécu ces expériences par soi-même, on ne sait pas de quoi il s'agit... 'Une vérité répétée est un mensonge.' pensait Krishnamurti. Une vérité, il faut la puiser en soi-même. Mais pour la puiser en soi-même, il faut descendre aux enfers. »¹⁹

La transcendance – cette soif et cette faim chez Juliet – tant recherchée par le poète, est à trouver à la source intérieure. Au fin fond de l'obscurité de l'homme, se

¹⁷ C. Juliet, manuscrit d'*Un lourd destin*, *op. cit.*, consulté le 15 juillet 2024.

¹⁸ C. Juliet, *Pour plus de lumière*, *op. cit.*, p. 305.

¹⁹ C. Juliet, *Charles Juliet en son parcours*, *op. cit.* p.119.

trouve la clarté. A partir d'un souvenir, d'une expérience marquante, le poète compose la métaphore de la source :

Un jour d'été, je suis descendu dans un bois profond, sombre, et là j'avais découvert une source au milieu d'une petite clairière. Tout à coup, une paix soudaine avait mis fin à l'angoisse que j'avais ressentie au cours de cette descente... [...] c'est après que j'ai pu voir dans cette histoire la préfiguration de ce que j'allais vivre beaucoup plus tard sur un tout autre plan...²⁰

La transcendance se découvre dans l'immanence, en soi, et ne procède pas d'un principe extérieur. Il s'agit de ce que Jean-Pierre Siméon nomme « une *transcendance interne* »²¹ :

Charles Juliet est nourri de toutes les traditions mystiques qu'il a fréquentées en assoiffé inextinguible. S'il reconnaît volontiers sa dette, il n'entretient aucun malentendu. Le Dieu que cherche l'extase mystique n'est pas le sien. Ou plutôt : le Dieu que tous ceux-là revendiquent, c'est selon lui un prête-nom pour cet Autre en eux-mêmes, la voix intérieure. Ce que Juliet donc nomme « le soi ». Les chemins pour atteindre l'un ou l'autre sont les mêmes : le non-vouloir, le non-savoir, le non-pouvoir. L'effet de la quête, à son succès, le même : fusion extrême, jouissance, plénitude... Il y a sans aucun doute identité de la démarche spirituelle : abandon à la voix secrète qui parle dans le silence du monde, émancipation du moi, ses ors et ses œuvres, ouverture à la totalité. [...] Il y a donc bien dans les deux cas « transcendance », c'est-à-dire au strict sens étymologique, passage d'un lieu à un autre, dépassement et mutation. La différence fondamentale, c'est le point d'arrivée : extérieur chez les mystiques qui *vont* se fondre dans le tout-Dieu ; intérieur chez Juliet qui « revient à lui » – comme on renaît après la perte de connaissance –, en ce soi, certes *autre*, étrange même, mais compris dans l'être²².

Parmi ces voix familières de mystiques, il en est une qui se démarque et qui semble si proche de Charles Juliet. La voix de celle qu'il nomme « amie » s'est élevée des camps de la mort, a transpercé l'absurde et l'obscur de son éclat, a transmis un intense message d'amour et de vie par-delà l'horreur, au travers de son *Journal, Une vie bouleversée*, tenu entre 1941 et 1943, et au travers de ses lettres depuis le camp de transit de Westerbork²³. Outre l'éminent intérêt historique que représentent les écrits

²⁰ *Ibid.*, p.16.

²¹ Jean-Pierre Siméon, *Charles Juliet : la conquête dans l'obscur*, Paris, J.-M. Place, 2003, p. 22.

²² *Ibid.*, p. 19-22.

²³ Etty Hillesum, *Une vie bouleversée. Journal : 1941-1943*, Paris, Seuil, 1985 et *Lettres de Westerbork*, Paris, Seuil, 1988.

d'Etty Hillesum, la jeune femme, décédée à Auschwitz en 1943, nous lègue le témoignage d'un cheminement spirituel poignant. Charles Juliet reconnaît sa dette envers elle en qui il trouve une forte résonance. Il cite ses mots dans son ouvrage *Ces mots qui nourrissent et qui apaisent* :

C'est en souffrant que j'apprends ce que je sais. [...]

Ayant appris à lire en moi-même, je me suis avisée que je pouvais lire aussi dans les autres. Au milieu de baraques peuplées de gens traqués et persécutés, j'ai trouvé la confirmation de mon amour de cette vie.

Je sens en moi ce besoin de franchir toutes les frontières et de découvrir le fond commun à toutes les créatures, si différentes et si opposées entre elles. Et je voudrais parler de ce fond commun d'une petite voix douce, mais inlassable et persuasive²⁴.

En compagnie de Claude Vigée et de Dominique Sterckx, Charles Juliet adresse également un hommage à Etty Hillesum, « Un livre, une amie », dans l'ouvrage préfacé par Liliane Hillesum : *Etty Hillesum, « histoire de la fille qui ne savait pas s'agenouiller »*.

À travers les mots de Claude Vigée et ceux de Charles Juliet lui-même, on comprend à quel point les idées comme les mots employés par ces auteurs se répondent de façon saisissante. Un terme si fondamental et irremplaçable chez Juliet que « la source » résonne déjà chez Etty Hillesum :

C'est pour y puiser en dépit de tout, dans ce lieu mortifère, un pur flux de vie nouvelle jaillissant de la source longtemps enfouie au plus secret d'elle-même : « *en me mettant à l'écoute d'une source cachée au plus profond de moi-même* », « *la seule vraie certitude touchant notre vie et nos actes ne peut venir que des sources qui jaillissent au fond de nous-mêmes...* »²⁵

La soif, le désir de dire, d'exprimer avec simplicité et transparence la voix intérieure, établit une autre parenté entre les deux diaristes : « Je sens en moi la force contraignante et directrice d'une gravité toujours plus présente, toujours plus profonde, sorte de voix silencieuse qui me dicte ce que je dois faire et m'oblige à noter en toute franchise »²⁶. Chez Charles Juliet comme chez Etty Hillesum, il s'agit

²⁴ Etty Hillesum, citée par Charles Juliet dans *Ces mots qui nourrissent et qui apaisent*, op. cit., p. 157.

²⁵ Claude Vigée, « Secourir Dieu dans la Shoah : l'épreuve d'Etty Hillesum », dans *Etty Hillesum, « histoire de la fille qui ne savait pas s'agenouiller »*, Les carnets spirituels, vol. 56, Paris, Arfuyen, 2007, p. 122.

²⁶ *Ibid.*, Etty Hillesum, citée par Claude Vigée, p. 149.

d'accueillir cette voix et non de la convoquer. La poésie s'impose au sujet passif qui la matérialise sur la page, toujours en quête du mot juste, de la formule exacte, évocatrice, totale et communément partagée :

Elle s'adresse ainsi à Dieu le 15 septembre 1942 : *« Tu vois, mes travers n'ont pas changé, je ne puis me résoudre à poser la plume : je voudrais encore, au dernier moment, trouver cette formule unique et libératrice. Je voudrais pouvoir trouver le mot unique qui me permette de tout dire, tout ce qui est en moi, ce trop-plein, cette opulence du sentiment de la vie. Pourquoi ne m'as-tu pas faite poète, mon Dieu ? Mais si, je suis poète, je n'ai qu'à attendre patiemment que lèvent en moi les mots qui porteront le témoignage que je crois devoir porter... »*²⁷

La recherche de ce « mot unique », qui prend bien des noms et que la langue – avec son pouvoir et sa défaillance – risque de trahir, se fait sous le signe de la quête d'absolu, de cette *transcendance immanente* qui met l'homme et la vie au centre. Claude Vigée cite Etty qui relate sa découverte intérieure de Dieu, d'une transcendance en elle, contenue dans les profondeurs explorées, forcées par Juliet lui-même : « Je poursuis, écrit-elle, un dialogue extravagant... avec ce qu'il y a de plus profond en moi et que, pour plus de commodité, j'appelle Dieu... je me recueille moi-même »²⁸. Il y a mouvement de retour, au plus intime et enfoui de soi, pour y découvrir le principe supérieur et universel. Celui qui cherche se découvre et se transcende. Le sujet est objet et clôt le cercle vertueux :

Surmontant en soi-même la pulsion de mort ravageuse, les cris de haine qui doivent monter en elle, irrésistiblement, devant le scandale de l'extermination des juifs européens dont elle fait partie avec les siens, cette âme à l'abandon se tourne vers la présence divine soudain découverte dans son tréfonds : *« il y a en moi un puits très profond et dans ce puits il y a Dieu... et Dieu est enseveli »*.²⁹

Claude Vigée reprend ensuite les termes du philosophe Husserl pour désigner cette présence en soi à ressaisir, qui donnerait à Etty son acuité : « Si elle parvient à cet état de conscience extrême, c'est parce qu'elle a pu, par ses propres moyens, découvrir dans sa chair et son esprit qu'il 'existe une transcendance au sein de l'immanence', pour reprendre les termes philosophiques un peu trop abstraits de Husserl »³⁰.

²⁷ *Ibid.*, p. 154.

²⁸ *Ibid.*, p. 149.

²⁹ *Ibid.*, p. 122.

³⁰ *Ibid.*, p. 139.

La *transcendance immanente*, le retour aux origines profondes de l'humain, l'innommable universel qui confronte le langage à ses limites. Il revient alors au poète passif, attentif à l'écoute du verbe qui s'élève, de le traduire en mots compréhensibles par tous. Charles Juliet s'inspire des mots de Claude Vigée et c'est une communauté entière de poètes et de voix qui semblent s'unir sous l'égide d'une vérité contenue qui transcende, claire et familière : « Cette lumière de l'origine n'est ni mystérieuse ni occulte. Il suffit de fermer les yeux pour la sentir monter en soi, entraînant avec elle des mots pris dans un rythme »³¹.

Une vocation. Qui est aussi agir.

Ce ressaisissement en l'homme de la *transcendance immanente* est indissociable d'une éthique. La morale est au cœur de l'œuvre de Charles Juliet. Son cheminement poétique et spirituel, qui parcourt ses notes de journal comme ses poèmes, est l'exemplification par l'expérience, par le vécu – essentiel pour Juliet à la connaissance – de la posture morale qui est la sienne. Il s'agit, en mettant l'homme au centre, de donner à entendre certaines valeurs qui permettraient une avancée commune, au sein d'une société qu'il dépeint comme « malade » : « Écrire pour affirmer certaines valeurs face aux égarements d'une société malade »³². Mais là encore, le remède est immanent, car il exige un travail interne, en pensant d'homme à homme. Ce qui importe est la façon d'agir envers autrui et c'est à l'homme d'ajuster ses actions au bien commun, pour faire progresser la société, et cela implique la destruction du « moi » et de son égocentrisme :

Savoir si Dieu existe ou n'existe pas, cela m'est totalement indifférent. Ce qui me semble primordial, c'est le problème moral. Comment se comporte-t-on avec autrui ? De ce que je suis, de ce que je fais, résulte-t-il du positif ou du négatif ? Les chrétiens parlent beaucoup du Christ et l'identifient à Dieu. Je ne peux pas les suivre sur cette voie, même si la figure du Christ est pour moi très importante. J'ai beaucoup médité les Évangiles. Le Christ n'a cessé de parler de la nécessité de créer les conditions qui permettent de s'ouvrir à la vie. « Je vous ai apporté la vie, la vie en surabondance... » Cette vie-là, on ne peut la trouver que lorsqu'on se défait de l'individuel... Un poète mystique a écrit : « Si la connaissance ne t'enlève pas à toi-même, mieux vaut l'ignorance qu'une telle connaissance. » Cette connaissance suppose au préalable un travail de destruction, d'élimination du moi³³.

³¹ C. Vigée, cité par Charles Juliet, *Ces mots qui nourrissent et qui apaisent*, op. cit., p. 49.

³² C. Juliet, « Pourquoi écrire », op. cit., p. 35.

³³ C. Juliet, *Charles Juliet en son parcours*, op. cit. p. 71-73.

Nourri de spiritualités syncrétiques, Charles Juliet en tire une essence commune et fait entendre, par sa voix propre, une multiplicité d'inflexions, d'accents et de nuances qui disent la pluralité d'expériences menant à une même voie morale : clarté, unité, compassion.

À voix basse, il dit la révolte contre une société et des valeurs qui ne lui conviennent pas et s'il prend la plume, c'est bien avec cette exigence éthique. Pour lutter contre – ou plutôt parler pour – la détresse humaine d'abord et ses divers visages : « cette douleur incessante / qui brûle les entrailles / de ces huit cent millions / d'hommes de femmes et d'enfants / qui endurent les affres de la faim »³⁴, « la millénaire / et insondable / souffrance / humaine »³⁵. Contre le matérialisme aussi, qui déshumanise et place – non plus l'homme – mais l'objet au centre :

Notre époque de matérialisme veut que les gens ne soient plus considérés maintenant que comme des consommateurs. Dans la mesure où une part importante de l'homme, celle de son être intérieur, est complètement oubliée, méconnue, niée, il ne peut se produire que les perturbations que nous connaissons. [...]

La recherche forcenée du profit fait qu'il y a de moins en moins de générosité, et c'est bien souvent cela qui est à l'origine de certains problèmes. [...]

Il faudrait un peu plus de sens civique, un peu plus de solidarité, un peu plus de compréhension de la part de chacun...³⁶

Bien qu'évasif sur la nature concrète des « perturbations » et « problèmes » sociaux, Charles Juliet invite à retrouver une compassion, une fraternité fondamentale, autant de valeurs qui semblent perdues dans un monde ancien, potentiellement associé à la « source », l'Éden initial. Dans « Le chemin intérieur de Juliet », Philippe Derivière insiste sur la dimension inactuelle de l'œuvre de ce poète qui semblerait par trop regarder en arrière avec nostalgie, tout en voulant mettre à bas un monde contemporain dépassé et inadéquat :

Remarquons en premier lieu que si la quête de Juliet est bien orientée vers un ailleurs dont l'époque actuelle et le poète en particulier, ressentent le manque et souhaitent l'avènement, cet ailleurs semble désigner dans son langage, non un site nouveau, mais un état originel, sorte de cavité de l'immuable. [...]

³⁴ C. Juliet, *Moisson*, *op. cit.*, p. 113.

³⁵ *Ibid.*, p. 176.

³⁶ Charles Juliet, propos recueillis par Charles Marques et Yvon Mézou, « Entretien avec... Charles Juliet, écrivain », *Le Progrès*, jeudi 18 mars 1993, page 7.

Face à l'effondrement de l'homme, il s'agit donc de reconstituer l'unité perdue. Et l'écriture est pour le poète le moyen privilégié de cette réunification : « Écrire, c'est aller du multiple, du divers, à l'un »³⁷.

Le risque est alors, pour Philippe Derivière, de « s'enfermer dans une dimension intemporelle du temps, pour laquelle même l'avenir ne serait que restitution du passé. Et cela seul serait déjà le signe de l'inactualité de son œuvre »³⁸. L'issue ne serait donc pas dans le nouveau mais dans une ressaisie et réactualisation du passé – le « Re- »³⁹ étant une clé de lecture de Juliet selon Jean-Pierre Siméon.

Pour Charles Juliet, il semble que la réponse se trouve en effet hors du temps, pour saisir quelque chose d'impérissable, de « transcendant dans l'immanence », pour que le singulier cède la place à l'universel et que le poète effleure une vérité propre à résonner en chacun, parce que commune et atemporelle. Il s'agit de redire, de reformuler ce qui précède et transcende pour le rendre toujours audible et sensible à chacun, à chaque contemporain :

Depuis que j'écris, j'ai cette sensation que l'humanité est parcourue par des lignes de forces constantes, et que le rôle de l'écrivain, c'est de redire ce qui a toujours été dit, mais de le reformuler sous une forme appropriée, qui puisse être reçue, comprise par nos contemporains. Il y a nécessité à redire les mêmes choses d'une manière nouvelle, parce que les sensibilités évoluent, parce que les mots s'usent. C'est ce à quoi je m'emploie. Avec mes moyens et mes limites...⁴⁰

Pourquoi écrire ?

« Écrire pour être moins seul. Pour parler à mon semblable »⁴¹.

Le Dire fraternel : donner sa voix

Le mouvement est double. C'est un échange, une discussion. Pas de soliloque stérile. Un dialogue. Il est toujours question de dialogue. Dans l'œuvre de Charles Juliet, les mots sont faits pour être prononcés, entendus, incarnés. Quel que soit le genre, de la note de journal au texte théâtral, en passant par le poème. La voix ne

³⁷ Philippe Derivière, « Le chemin intérieur de Juliet », dans Charles Juliet, *Échanges*, *op. cit.*, p. 78-80.

³⁸ *Ibid.*, p. 80.

³⁹ J.-P. Siméon, *Charles Juliet : la conquête dans l'obscur*, *op. cit.*, p. 16.

⁴⁰ Charles Juliet, propos recueillis par C. Marques et Y. Mézou, « Entretien avec... Charles Juliet, écrivain », *op. cit.*, p. 7.

⁴¹ C. Juliet, « Pourquoi écrire », *op. cit.*, p. 35.

résonne pas seule, elle écoute et répond, toujours adressée, toujours partagée. Il s'agit à la fois de dire pour être – enfin – entendu, et donc de porter la parole de ceux qui se taisent, que l'on n'écoute pas ou qui n'ont pas – encore – les mots, et de parler pour eux en fondant leur voix dans celle du poète. Mais il s'agit aussi d'apporter une voix poétique qui murmure aux solitudes, qui perce le silence et s'incarne en main tendue qui ouvre une voie. Et cette voix veut s'« offrir en viatique à autrui »⁴² : « je voudrais tant / pouvoir la prêter / aux humiliés / de la parole // si longtemps / j'ai été l'un d'eux »⁴³, dit Juliet.

La première de ces voix, la première qui dut être portée est celle de la mère :

j'étais seul
à entendre ta voix

ta voix étouffée
suppliante

et qui me criait
délivre-moi

*tire-moi hors
de cette tombe*

*donne-moi à vivre
la vie que je n'ai pas vécue*⁴⁴

Depuis l'enfance, Charles Juliet est marqué par la mort de la mère. La mère biologique inconnue – avant d'en apprendre la mort –, la mère biologique internée et morte de faim, victime de l'extermination douce sous l'Occupation. Le poète se tient à l'écoute de ces voix ténues, inaudibles pour la plupart et se veut – se doit d'être ? – le relais de la voix maternelle, comme de celle des autres victimes, étouffées sans avoir éclos et passées sous silence. C'est avec la pudeur et la retenue qui lui sont propres qu'il dénonce ces atrocités, et se tient à l'écoute de ceux qui souffrent, en silence : « ceux qui n'ont pas les mots / et pleurent derrière les murs »⁴⁵.

⁴² C. Juliet, *Moisson*, op. cit., p. 88.

⁴³ *Ibid.*, p. 72.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 140.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 92.

Avec une très grande clarté, avec une infinie simplicité, il traduit le cri initial, contenu, prémices du cheminement, enfin formulé pour permettre la délivrance :

parle-moi

du fond de ta tombe

parle-moi

confie-moi

ce que tu as

toujours tu

et souffle-moi

les mots dont j'ai besoin

pour te ressusciter⁴⁶

« À qui écrit Charles Juliet ? »⁴⁷, s'interroge Bernard Noël qui qualifie le poète de « porte-voix »⁴⁸. À la mère, aux semblables, à lui-même aussi qui dut apprendre à formuler :

À tous ceux qui restent prisonniers de leur silence et dans l'espoir que la conquête de sa propre expression soulagera leur isolement. Cette démarche ne repose pas sur un exercice du langage traité en machine expressive : elle a recours aux mots comme à des simples susceptibles de guérir la communication en la réarticulant avec un « centre » dispensateur de compréhension et d'allègement. Les mots sont une matière efficiente, qui s'incorpore à la vie de l'écrivain et la transforme, non pas en texte, mais en un calmant mental⁴⁹.

L'identité du poète – le moi gisant – devient si frêle, si poreuse et transparente qu'elle prend les visages innombrables de ceux qui se reconnaissent dans ses mots et parlent par sa voix. La parole poétique invite au voyage et à la confrontation à soi, autant qu'elle libère, pour mieux voir et vivre.

L'énonciation, au cœur de la poésie de Juliet, témoigne de cette fusion du sujet lyrique avec son destinataire : « ta plainte s'épanche / par ma voix »⁵⁰, pour former une communauté, une unité fraternelle. Il y a ré-union dans le creuset du langage et

⁴⁶ *Ibid.*, p. 142.

⁴⁷ Bernard Noël, « Un calmant mental », *Aube magazine*, n° 34 : « La dénudante lumière », *op. cit.*, p. 3.

⁴⁸ *Ibid.*

⁴⁹ *Ibid.*

⁵⁰ C. Juliet, *Moisson*, *op. cit.*, p. 185.

de la poésie, en un même cri : « le cri / de ta souffrance / et de la mienne // de celle qui ronge / en chacun »⁵¹.

Quand Charles Juliet profère : « tu es la geôle / et le geôlier / d'un paria / que tu ne veux pas connaître / que tu refuses de nourrir / dont tu subis la faim la loi / que tu voudrais exterminer // j'entends ses cris / dans tes yeux »⁵², l'identité du poète se diffracte entre la troisième personne : « ses cris » qui met à distance, la deuxième personne qui interpelle et retourne le regard en dedans et le « je » qui formule. Ce « je » du poète peut aussi bien s'adresser à lui-même, dans cette démarche d'exploration et de connaissance de soi, qu'au lecteur, au sens littéral de la compréhension et de la compassion : « Quand la compassion te relie / à ceux que l'époque rudoie »⁵³. Charles Juliet utilise également le pronom « nous » pour signifier cette communauté fraternelle : « nous les éprouvés / qui pleurons / sur le seuil »⁵⁴. L'Autre est le même.

L'Autre souffrant, l'Autre lecteur est un frère, un semblable. Son identité se fonde dans la voix poétique énoncée, il s'y reconnaît, s'y trouve chez lui, s'y sent moins seul. « Il aime paver les impasses du silence avec des mots habitables »⁵⁵, dit Jacques Josse de Juliet. Alors le lecteur peut trouver sa propre voix et parler à d'autres. Le microcosme intime devient macrocosme fondé sur la compassion, le partage et la transmission, le propre du langage. Le mouvement est aussi cyclique. La voix du poète esquisse ce que nous avons nommé un cercle vertueux : nourri de ses propres lectures, de ceux qui ont su dire avant lui, il formule et alimente, nourrit à son tour son lectorat ; et se brisent les engrenages de silence qui entraînent des générations dans les rouages implacables d'une douleur tue.

Le poème, dans sa verticalité, déroule la multitude des êtres et la profondeur des âges contenues dans ces rouages de l'héritage :

ceux qui nous ont précédés
ont construit ces siècles
sous lesquels nous plions
ces multitudes fauchées
par les pestes les famines
les colères de l'histoire
visages obsédants aux lèvres

⁵¹ *Ibid.*, p. 176.

⁵² *Ibid.*, p. 63.

⁵³ *Ibid.*, p. 103.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 68.

⁵⁵ Jacques Josse, texte du 29 mai 1988, *Aube magazine*, n°34 : « La dénudante lumière », *op. cit.*, p. 9.

pétrifiées sur un cri
ont jonché la route
de ces ruines
nous maintiennent
en ce crépuscule ces terres
épuisées ce nauséux
venu trop tard
dans un monde
irrémédiablement
trop vieux
semblent par cela même
échapper à la mort
parcourent sans fin
la planète
en d'interminables cohortes
leur fatigue
est dans mon sang⁵⁶

En raison de ce don – plutôt de cet apprentissage – de la parole, Charles Juliet se dit, dans la revue *Jungle*, « être privilégié »⁵⁷. Mais de ce pouvoir naît alors un devoir, conformément à son éthique, qui détermine sa vocation : « La fonction de l'écrivain est de proposer à autrui des mots justes et simples qui vont le révéler à lui-même. Et dans la mesure où il se sera rencontré, peut-être les mots dont il a besoin lui viendront-ils »⁵⁸.

C'est le pouvoir de la parole, tel que le formule Claude Vigée en décrivant la vocation d'Etty Hillesum dans le camp de Westerbork, ce privilège de celui qui peut dire :

Contrairement aux autres captifs privés du pouvoir d'évocation de la parole, Etty veut proférer son mal. Elle sait, comme Goethe, "*qu'un dieu m'a donné la force de dire ce que j'endure*". C'est le privilège exorbitant de la parole, concédée dans sa distance nécessaire hors du vécu immédiat, qu'elle revendique en tant qu'artiste à l'état naissant⁵⁹.

⁵⁶ C. Juliet, *Moisson*, *op. cit.*, p. 61.

⁵⁷ Charles Juliet, « Sur la poésie », Entretien avec Bernard Bretonnière, *Revue Jungle*, Nantes, janvier 1996, p. 73-77.

⁵⁸ *Ibid.*

⁵⁹ C. Vigée, « Secourir Dieu dans la Shoah : l'épreuve d'Etty Hillesum », *op. cit.*, p. 153.

Et ce privilège se tourne entièrement vers l'Autre en « un élan démesuré vers autrui souffrant »⁶⁰, élan qui se traduit chez Etty par une unité, une communauté de vie, jusqu'à l'absolue abnégation : « Je ne vivrai plus jamais mon enfer personnel (je l'ai vécu suffisamment autrefois, j'ai pris de l'avance pour toute une vie) mais je puis vivre très intensément l'enfer des autres »⁶¹.

Ainsi, c'est l'agir du poème que d'apaiser : « On voudrait être un baume versé sur tant de plaies »⁶², et de nourrir : répondre à sa propre faim – cet appel d'absolu – et à celle des autres, connue des semblables, reconnue par le poète. Toujours le mouvement semble dialectique : creuser jusqu'à la source pour s'ouvrir à l'universel, parvenir à la concrétion et à l'épuration des mots pour que se dilate le « sans-limite » :

Si tu es à l'écoute
de ce qui implore
en toute souffrance
tes mots un court instant
rassasieront l'affamé

Réduis
comprime
fais s'épanouir
la quintessence

Pouvoir du poème
qui redonne vie
à celui qui mourait
d'inanition⁶³

Alors, pourquoi écrire ?

Pour parler à mon semblable. Pour chercher les mots susceptibles de le rejoindre en sa part la plus intime. Des mots qui auront peut-être chance de le révéler à lui-même. De l'aider à se connaître et à cheminer.

Écrire pour mieux vivre. Mieux participer à la vie. Apprendre à mieux aimer⁶⁴.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 144.

⁶¹ *Ibid.*, p. 151, E. Hillesum, citée par C. Vigée.

⁶² *Ibid.*, p. 166.

⁶³ C. Juliet, *Moisson*, *op. cit.*, p. 106.

⁶⁴ C. Juliet, « Pourquoi écrire », *op. cit.*, p. 35.

Au terme du cheminement, nous parvenons – guidés par la voix de Charles Juliet – à l'apaisement, à la réconciliation entre soi et le monde, et la vie. Il s'agit de forer sa nuit, se trouver à l'extrême intime pour y déceler – y desceller ? – une *transcendance immanente*, un peu d'universalité, propre à légitimer la parole du poète puisque propre à parler aux semblables. En plaçant l'humain au centre, le poète met en œuvre une éthique de la compassion dont l'aboutissement est une meilleure adhésion à la vie. Faire corps avec la poésie, incarner la voix en accordant une place fondamentale à l'expérience vécue – de façon véritablement sensible – aiguïser ses sens pour mieux percevoir, être récepteur d'une infinité du vivant et le mettre en mots comme on manie la pioche pour accéder « à l'intemporel, l'impérissable, le sans-limite »⁶⁵. Les épreuves dans le creusement aboutissent à la réconciliation – la religion de *religio* « rassembler, lier à nouveau » – et la nuit devient moins obscure imprégnée du mouvement cyclique : « Douce est la nuit / prise dans la spirale [...] / Je n'ai plus peur / Ma lumière / a de solides racines »⁶⁶. Parvenu à cet état de dissolution du « moi », le poète est à même de se tendre tout entier vers l'Autre et en découle l'élan fraternel, le mouvement d'amour et de vie qui fait que l'Un se fonde en Tout : « je vois les visages / happe cette vie / qui déferle // je me livre à chacun / je me love en chacun »⁶⁷, « submergé / par un amour / sans raison »⁶⁸.

Un amour que Juliet a lu déjà dans les lignes d'Etty Hillesum dont il reprend les mots :

Cet amour sans raison qui brûle en elle ne se réduit nullement à une jouissance qui la retrancherait de ce qui l'entoure. En raison même de sa nature, il la pousse à être attentive à autrui, à se donner sans compter à ces hommes et ces femmes en pleine détresse, privés de ressources intérieures, incapables de faire face au malheur qui les frappe. Ainsi, sans relâche, elle soulage, reconforte, offre écoute et amitié, apporte un inappréciable soutien à ceux qui ne sont plus que désespoir⁶⁹.

Semble alors émerger la figure christique qui rompt son corps et le partage. Ici Charles Juliet confie aux lecteurs des mots épars, des fragments – notes de journal et

⁶⁵ *Ibid.*

⁶⁶ C. Juliet, *Moisson*, *op. cit.*, p. 160.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 118.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 136.

⁶⁹ Charles Juliet, « Un livre, une amie », dans *Etty Hillesum : histoire de la fille qui ne savait pas s'agenouiller*, *op. cit.*, p. 174-175.

poèmes notamment –, fragments de corps, fragments d'œuvres : « prends / prends / mes mots // donnons-nous / du vivant »⁷⁰.

Concluons avec ce lumineux hommage de Charles Juliet à Etty qui dit simplement, exactement ce lien si cher entre auteur et lecteur et rend sensible la résonance des mots se propageant, comme des ondes sur une nappe d'eau claire, à l'infini. L'agir et le savoir-vivre, savoir-être du livre :

L'auteur d'un livre aimé, il arrive qu'on tienne à lui autant qu'à un être de chair. Il participe à notre activité intérieure et c'est souvent qu'on dialogue avec lui. Le jour où j'ai lu pour la première fois *Une vie bouleversée*, Etty est devenue une amie, et cette amie ne m'a plus quitté. Son journal relate une expérience tragique, et pourtant, il nous communique de l'énergie, nous aide à garder confiance en l'homme, avive en nous ce que nous avons de meilleur. Il est de ces ouvrages qui demeurent en nous et nous imposent de vivre avec exigence⁷¹.

⁷⁰ C. Juliet, *Moisson*, *op. cit.*, p. 221.

⁷¹ C. Juliet, « Un livre, une amie », *op. cit.*, page 178.

Annexe¹

Échos et résonances.
Il est des voix ténues humbles
qui doivent être portées
des voix chétives et douloureuses
des voix qui éraillent et déchirent
par la force de leur tentative
des voix qui
 de l'extrême intime
exhument le noyau de l'humain
des voix qui
 par un miracle
de simplicité et de clarté
dépouillent l'être
pour ne laisser entendre
 à voix basse
que le mot unique universel
Amour
Il est des voix qui en portent
d'autres
charrient l'or des rencontres
Échos et résonances
Celle de Charles Juliet est de ces voix
qui élèvent éclairent
et qui doit être portée

Mont-Cauvaire, 1^{er} août 2024

¹ Nous publions avec son autorisation le poème rédigé par Elena Gueudet Motte en hommage à Charles Juliet.